

Maurice Delcroix, *Le Sacré dans les tragédies profanes de Racine, Essai sur la signification du dieu mythologique et de la fatalité dans « la Thésaïde », « Andromaque », « Iphigénie » et « Phèdre »*, Paris, Nizet, 1970, 509 p.

Bernard Beugnot

Volume 4, Number 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500185ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500185ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beugnot, B. (1971). Review of [Maurice Delcroix, *Le Sacré dans les tragédies profanes de Racine, Essai sur la signification du dieu mythologique et de la fatalité dans « la Thésaïde », « Andromaque », « Iphigénie » et « Phèdre »*, Paris, Nizet, 1970, 509 p.] *Études littéraires*, 4(2), 224–226.
<https://doi.org/10.7202/500185ar>

dérations de bon exemple dignes d'une duchesse à tabouret » (p. 64). Oui, les Maurons ont *inverti* les rôles (p. 160). L'irrévérence de l'expression, lorsqu'elle égratigne à bon droit son objet, aiguillonne l'esprit du lecteur. Mais gare au calembour s'il se dégrade : l'association « *antiphysis* galopante » (p. 80) n'est pas digne du comique des *Plaideurs*, si même elle rend compte de leur univers. J'apprécie davantage qu'un brin de La Fontaine, un soupçon de Massillon aide à caractériser le tragique de *la Thébàïde* (« guerre à tout ce qui respire ! », p. 14), ou l'« agitation [...] oiseuse » de Jocaste (p. 20 ; mais, en dépit de Massillon, *vaine* aurait mieux convenu pour Jocaste).

Par contre, pourquoi un légitime souci d'expressivité doit-il basculer tantôt dans le précieux, tantôt dans le burlesque. Par exemple : la descente au labyrinthe serait une « promenade héroïque » (p. 131) ? « la vie n'a de refuge [...] que dans la mort » (p. 128) ? La passion serait « la flamme à laquelle il fut donné par lui [Racine] de renaître des cendres d'une métaphore de longue date refroidie » (p. 8) ? La surcharge précieuse ne peut rendre une âme à la préciosité. À l'opposé, la galerie du milieu : passe pour la « Crétoise en rut », « femelle en chaleur » (p. 116), imputable à Sénèque. Mais qu'après le « coup de pouce » d'Hippolyte (p. 130), Phèdre « déballe tout son pauvre paquet » (p. 131), qu'Esther « tire sur l'ennemi sous le couvert des légions célestes » (p. 147), que paraisse cette « vieille sorcière » d'Athalie (p. 156), on se trouve loin du naturalisme de Brunetière. Monime « parquée intacte » dans un harem (p. 31), rappelle cruellement Agrippine « en perte de vitesse » (p. 91). Voici encore Oreste « *floué* » (p. 56)

par une « fille qui [...] se crispe » (p. 52) et lance une « bordée d'injures » (p. 56) à Pyrrhus. Qui trouvera « désopilante » (le mot est appliqué aux *Plaideurs*, p. 78) cette parodie de Racine ?

Je passe sur quelques embarras de style ou pronoms équivoques (comme dans cette citation adaptée de la page 15), qui pourraient faire perdre de vue que l'essai de M.G. a le grand mérite de nous apporter, dans une langue neuve, une synthèse allègre, judicieusement informée et cependant personnelle, du devenir racinien.

Maurice DELCROIX

Facultés universitaires d'Anvers

□ □ □

Maurice DELCROIX, *le Sacré dans les tragédies profanes de Racine. Essai sur la signification du dieu mythologique et de la fatalité dans « la Thébàïde », « Andromaque », « Iphigénie » et « Phèdre »*, Paris, Nizet, 1970, 509 p.

Voici le fruit d'une longue fréquentation de Racine : l'idée de ce livre, achevé dès 1965, date des années 50. Des études parues depuis 1965, seule la bibliographie, riche de plus de cinq cents titres qui regroupent tous les « ouvrages consultés », fait quelque mention. Disons d'emblée que le dessein de M. Delcroix est exactement contraire à celui de M. Gutwirth dans son récent *J. Racine. Un itinéraire poétique* (Presses de l'Université de Montréal, 1970) : où celui-ci tente l'histoire d'une création dont le développement obéit à sa loi propre, celui-là met en lumière la variété et l'incohérence dans le traitement de la donnée mythologique. Le refus de la chronologie, le refus d'une

progression cohérente des démarches au profit d'un plan qui restitue les étapes d'une recherche plus qu'il ne s'efforce à la synthèse, manifestent ce même propos. L'analyse s'ouvre sur *Iphigénie et Phèdre* (I^e partie), puis la seconde moitié du livre est consacrée à *la Thébàide* et *Andromaque* (II^e partie) et à des « Regards sur la critique » (III^e partie) qui brossent, comme une toile de fond, le panorama des études par rapport auxquelles l'analyse veut se situer. Rien là d'une composition savante qui organise sa démonstration, mais une composition linéaire et rompue qui cherche son unité autour des notions de sacré, de mythologie et de fatalité que rappelle un peu lourdement un titre plus descriptif que suggestif.

Le regard volontairement pointilliste que l'auteur porte tour à tour sur chacun des personnages et sur chacune des scènes où ils apparaissent dissout les lignes de force qu'il faut demander aux pages rapides de conclusion. Aux yeux de M. Delcroix, *Iphigénie* marque une dégénérescence de la mythologie antique — « L'événement est pétri de mythologie. Mais, profondément équivoque, il change la cruauté accumulée en bienveillance secrète » (p. 147) —, tandis que *Phèdre* fait de la fable qu'elle intériorise « le détour facile qui libère l'expression de l'amour » (p. 165) : les dieux y perdent la conduite de l'événement. Suit l'examen de *la Thébàide* qui n'est qu'« emprunt servile, incapable de ranimer le mythe » (p. 273) et d'*Andromaque* où le divin s'humanise en Oreste, « le premier personnage de Racine, dit une formule plus caractéristique que véritablement heureuse, à nourrir profondément de soi l'acteur surnaturel auquel il s'abandonne »

(p. 312). De l'une à l'autre de ces pièces, nulle continuité, mais une complexité irréductible à une évolution simple puisque l'humanisation du divin dans *Phèdre* s'accompagne par exemple d'une recrudescence du merveilleux avec l'apparition de Neptune. La fatalité antique comme la prédestination janséniste cessent ainsi de peser sur la dramaturgie racinienne : la mythologie se réduit à « des apparitions discordantes », elle est « liée à l'intensité tragique de moments particulièrement appréciés » (p. 444).

Dans cet abondant commentaire, le lecteur glanera bien des remarques justes et fines, ou simplement utiles, comme telle page sur *Phèdre* trahie par les mots (p. 159) qui s'inspire habilement de Thierry Maulnier. Mais cela suffit-il à faire un livre ? Les conclusions auxquelles parvient M. Delcroix paraissent finalement assez grêles. Faute en est peut-être au mode de composition et à un style qui n'évite pas toujours l'écueil du verbalisme (p. 162, p. 440)¹, qui guette la formule sans la trouver ou qui s'alourdit parfois à l'excès². Faute en est bien plus

¹ Ainsi le commentaire du mot « perdue » dans le vers célèbre, « Se serait avec vous retrouvée ou perdue », s'enlise sans apporter des éléments bien neufs.

² Par exemple : « Il importe à notre étude de dégager les traces d'une préoccupation dont la scène 3 de l'acte I nous a imposé l'importance, à laquelle la suite va donner tant d'extension » (p. 157).

« Mais ne serait-ce pas aussi que *Phèdre* ressent (sic) l'impudence particulière qu'il y ait à prendre le ciel à témoin d'une vertu qui n'est que l'autre face d'un amour criminel, ou même que son irrespect monte à compromettre le ciel dans l'irrégularité de cet amour ? » (p. 163).

« Le sujet antique est reproduit à concurrence qu'il puisse être recréé » (p. 244).

sûrement à l'application polémique de la méthode d'« analyse textuelle » (p. 10) empruntée à S. Étienne : retour à une « littéralité » comme garantie contre les égarements de la critique, idéal d'une lecture neutre qui ne « sollicite pas la réalité de l'œuvre » (p. 444) veulent sauvegarder une sorte d'autonomie de Racine enfin arraché aux lectures qui le déforment. Mais cette critique qui cherche à refuser le risque, même si elle reconnaît les ambivalences du texte littéraire (p. 157, p. 444), pourrait bien ne satisfaire ni les historiens de la littérature, ni les « structuralistes » qu'elle prétend renvoyer dos-à-dos (Voir p. 434 la réfutation par trop sommaire du structuralisme). Fallait-il tant d'insistance pour simplement situer l'analyse du sacré au niveau des personnages : « Le propre de nos conclusions sera d'abord de reconnaître que l'analyse textuelle des tragédies de Racine ne découvre pas à l'événement, au hasard, ni à aucune forme de contrainte, d'importance qui ne soit ressentie par le héros, qui ne prenne en lui son intensité tragique » (p. 437) ?

Cette même perspective domine la troisième partie qui, après un chapitre rapide sur le XVII^e siècle et la mythologie, ébauche une synthèse des études raciniennes sur les questions du jansénisme, de la fatalité et de la psychologie. Dans ce vaste état présent, on appréciera la fidélité des résumés et la richesse documentaire qui se réfugie dans d'abondantes notes. D'une façon générale, M. Delcroix refuse les interprétations religieuses, et spécialement jansénistes, du théâtre de Racine : « Le pessimisme foncier du théâtre de Racine n'autorise pas à y voir le dogme de la corruption originelle » (p. 389). Que la prudence soit ici de règle, que ces

lectures de Racine ne puissent jamais devenir certitudes, on le concédera bien volontiers ; mais dire que Phèdre est janséniste, n'est pas « dire qu'elle n'est intelligible qu'à la condition de connaître le jansénisme [...] nier qu'elle soit intelligible en soi » ; ce n'est surtout pas réduire le « chef-d'œuvre » à un « document ». Lorsque R. Pons voit dans la scène 6 de l'acte IV, par les souvenirs bibliques qu'il y décèle, « l'angoisse de la damnation », il ne nie pas que les tourments de la conscience de Phèdre soient proches de ceux du personnage d'Euripide ou de Sénèque, il offre simplement, sans impérialisme critique, une dimension nouvelle que l'on peut discuter, comme le fait de façon convaincante M. Delcroix lui-même à l'appendice II. Le louable souci du texte pourrait bien quelquefois dissimuler des profondeurs. Reconnaissons néanmoins à M. Delcroix la probité et l'attention, la culture, voire la sensibilité, plus peut-être que la vigueur ou la trempe.

C'est dire que ce livre n'a sans doute de l'essai que le titre annonce, ni toute la légèreté, ni l'alerte pertinence. Mais tel qu'il se présente, il sera pour l'explication des textes de Racine, pour s'orienter aussi dans le vaste champ des études critiques un guide commode, riche à coup sûr de détails³.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

³ Signalons que l'article de J. Starobinski est, à deux reprises (p. 466 et p. 492), cité de façon fautive : « Racine et la poésie [pour « poétique »] du regard ».